

Noël, Marie – Mugnier, Abbé (2017), *J'ai bien souvent de la peine avec Dieu. Correspondance* (établie et présentée par Xavier Galmiche), Paris : Les Éditions du Cerf, 406 p.

Sous le titre *J'ai bien souvent de la peine avec Dieu*, les Édition du Cerf publient un volume de près de 400 pages réunissant environ 200 lettres échangées entre la poétesse Marie Noël (1883-1967) et l'abbé Arthur Mugnier (1857-1944). Soigneusement établi et introduit par Xavier Galmiche, professeur de la littérature tchèque à la Sorbonne et actuel président de l'Association Marie Noël, le livre fait découvrir une relation épistolaire unique unissant pendant vingt-cinq ans la « muse auxerroise » et le « confesseur du Tout-Paris ». La correspondance est précédée par une « Présentation » avertie où X. Galmiche éclaire les tournants majeurs de cet échange, et suivie par un inédit de Marie Noël, « Ténèbres », texte sombre et plein de doutes qui, tout comme l'ensemble de la correspondance, démontre comment la foi de la poétesse ne fut pas sans faille. C'est d'ailleurs pourquoi la poétesse fut dissuadée de la publication dudit texte par son conseiller spirituel. Il est à noter que cette correspondance a paru en 2017, l'année de l'ouverture d'une cause de béatification de Marie Noël.

Si le nom de Marie Noël, auteure des *Chansons et des Heures* (1922), des *Chants de la Merci* (1930), des *Chants et psaumes d'automne* (1947), et surtout de *Notes intimes* (1959), est connu des lecteurs tchèques grâce aux traductions de Jiří Reynek¹ et aux nombreux travaux de Václava Bakešová², celui de l'abbé Mugnier, « ce prêtre qui imposa son allure de curé de campagne à la vie mondaine et littéraire parisienne » (9), fut pour nous une belle découverte. Entretenant des relations étroites avec les milieux littéraires, voire mondains, proche de Huysmans, de la princesse Bibesco ou de la comtesse de Noailles, il eut également un rôle primordial dans la vie de Marie Noël. Celle-ci en était bien consciente et ne cessa de lui répéter sa gratitude pour l'avoir aidée à maintes reprises à « refaire une âme ». Elle souligne l'importance capitale que l'abbé jouait dans sa vie : « Jamais Monsieur l'Abbé vous ne saurez le bien que vous m'avez fait. [...] Je remercie Dieu constamment pour la grâce qu'il m'a faite en vous » (lettre du 27 novembre 1925, p. 141).

Dans la 1^{ère} lettre envoyée le 16 février 1918, Marie Rouget – c'est par son propre nom qu'elle signe la quasi-totalité de ses lettres – demande à l'abbé notamment « quelques conseils pour [s]es lectures » (37), car voyant par exemple l'œuvre de Maeterlinck à l'Index, elle a du mal à « concilier ensemble [s]on amour des lettres et les exigences de [s]a foi » (39). En brillant psychologue, l'abbé rassérène sa nouvelle brebis et continuera à le faire toute la correspondance durant. De directeur de conscience, l'abbé devient vite un « conseiller à tout faire », pour reprendre l'expression de X. Galmiche, pour sa correspondante souvent en proie à l'angoisse, envahie

¹ *Zpěvy a žalmy podzimní*, Petrkov, 2014. Le recueil de ses récits poétiques fut aussi publié en 2006 dans la traduction de Stanislava Káňová sous le titre *Vánoce starého velbouda a další povídky* par Karmelitánské nakladatelství.

² Pour s'initier à l'œuvre poétique de Marie Noël, voir notamment l'article « Skryté duchovní bohatství básnířky Marie Noëlové » (La richesse spirituelle cachée de la poétesse Marie Noël), paru dans la revue littéraire *Host* XXXI/3 (2015): 66-77, et le livre *Ticho a naděje* (Le Silence et l'espérance), Brno, CDK, 2012.

par des accès de mélancolie, sombrant dans la dépression. Dès sa première réponse, l'abbé tâche de la délivrer du « vieux sang janséniste mal éliminé » (37), cet héritage familial qui est à l'origine des scrupules de Marie, et tente de lui montrer que la raison et l'épanouissement intellectuel ne sont pas en contradiction avec la foi : « Lisez donc, sans scrupule, *tous* les livres [...] qui vous attirent par leur forme, et où la pensée et l'art de tous les temps sont le mieux rendus. [...] Il faut accepter la complexité, le Mélange, le chaos de la vie. L'ivraie et le bon grain s'entrelacent. [...] Je veux que vous restiez catholique, mais une catholique rayonnante, joyeuse, s'il est possible, et trouvant dans sa foi l'aide, l'élan, et non l'obstacle » (42). Lorsque, plus tard, la poétesse se reproche d'admirer les vers de Paul Valéry, l'abbé, un ami du poète redouté, vient lui parler de la générosité de la foi qui accepte la diversité et qui « doit profiter de toutes les expériences des croyants et incroyants du passé » : « N'omettons pas une fleur dans le bouquet » (155).

Dans la correspondance on peut voir quelle influence avait sur Marie Noël son père, professeur de philosophie et excellent pianiste. C'est grâce à lui, qui la traita « un peu en homme », qu'elle développa son goût pour les lettres et la réflexion philosophique. C'est ce « juste incroyant », pour citer le mot de sa fille, qui lui ouvre l'esprit aux œuvres des philosophes grecs tout comme aux romans contemporains. Dans l'agnosticisme de son père qu'elle admire pour sa sincérité et son honnêteté intellectuelle (même de ne pas croire) semble germer le conflit entre la foi et la raison chez celle qui s'autodéfinit comme « l'incomplète catholique » (59), conflit qui sera l'origine de nombreuses crises et tourments intérieurs que l'abbé Mugnier tâchera d'apaiser par des mots judicieusement choisis : « La Religion est l'acceptation intellectuelle de toutes les contradictions. Nous nous débattons dans la nuit plus ou moins étoilée. Croire, c'est ajourner les réponses lumineuses. [...] Allez sans peur et faites votre miel des fleurs les moins orthodoxes » (63).

Sous le premier niveau de la correspondance – requêtes, questions, demandes pratiques concernant la lecture de tel ou tel poète interdit, le choix de la nouvelle maison d'édition, du mariage d'un parent dont le partenaire ne pratique pas, de son acceptation de telle ou telle invitation venue de la société des lettres ou des représentants de sa ville, etc. – repose une couche plus profonde, existentielle, celle qui oscille entre la foi et son absence, celle qui consiste à maintenir sa vocation profonde dans l'océan des soucis écrasants de tous les jours qui barrent la source de son chant.

Car Marie Noël n'est pas de ceux qui s'enferment dans leur tour d'ivoire et consacrent tous leurs temps et efforts à cet « inutile métier de rossignol » qu'est la poésie, elle est là tout d'abord pour les autres, secourant sa famille tout autant que son entourage plus large. Dès sa troisième lettre, on peut lire cet aveu poignant : « Je puis dire en vérité que je ne m'appartiens guère : on me prend ma robe et bien évangéliquement je laisse aller le manteau » (48). Ce seront les plaintes répétitives de celle qui se désigne à l'abbé comme « Marthe et rien que Marthe », et dans qui tout ce qui était source, inspiration, poésie, semble parfois mourir « d'étouffement domestique » (347) : « Je n'entends plus rien qu'un bruit quotidien d'agacements et de soucis. La fatigue matérielle m'ôte l'imagination et le cœur. Tout est dévoré au jour

le jour par les gens et les choses qui ont besoin de moi » (111) ; « Tout mon temps est émietté comme du pain aux oiseaux. Je n'ai jamais su le défendre. Le prochain, cher Monsieur l'Abbé, a un appétit redoutable » (344) ; « Je n'ai pas le temps de savoir où est Marie Noël, du moins celle qui chantait au dehors... Il y en a toujours une qui chante au-dedans – Son silence est comme une fontaine que personne n'entend couler mais où, parfois, Dieu vient boire » (374).

Ses activités au quotidien sont nombreuses : le soin de sa mère âgée, de sa tante handicapée, de son frère malade et de la femme labile de ce dernier, ainsi que le soin des maisons tenues par la famille ; les nombreux services au patronage paroissial où elle est trésorière, prépare des fêtes, enseigne le petit catéchisme aux fillettes, sert les fiancés, les malades, les mourants ; beaucoup d'énergie investie dans les projets sociaux de l'Armée de Salut et du Secours National durant la guerre, jusqu'à cette fonction de conseillère municipale où elle sera nommée en 1940. Il n'est pas surprenant, et nous tous qui sommes de temps en temps surmenés connaissons bien cela, que la fatigue et l'insatisfaction interne dégradent la relation à autrui, affaiblissent ou rendent presque impossible l'amour pour lui : « Je n'aime plus rien, ni personne, sauf par amour de Dieu. Mon prochain me pèse. Indifférence. Mollesse. Tiédeur, dessèchement » (303). Elle confie à l'abbé la réprobation d'un Henri Ghéon qui l'accusait d'un sentiment peu évangélique lorsqu'elle lui exprime dans une de ses lettres son souhait teinté d'ironie d'être débarrassée au Paradis de tout prochain. Poursuivant la corde ironique, elle renchérit à l'abbé : « Mais vraiment si je dois retrouver là-haut les gens d'ici, je ne sais où je jouirai du repos éternel » (368).

C'est à l'abbé de lui rappeler sa vraie vocation et de l'aider à se libérer du quotidien pour poursuivre sa création, même si elle en est bien consciente elle-même : « Vous contrecarrez votre nature, et vous substituez un apostolat à un autre ; un apostolat subi à un apostolat désiré, consenti. [...] Votre mission est exceptionnelle. Reprenez la plume exclusivement et gardez-la. On ne sert pas deux maîtres à la fois » (52) ; « Mes vœux tiennent dans ce mot : Réalisez votre petite *destinée de poète* » (131).

La correspondance témoigne ainsi de la genèse difficile, espacée en fonction des moments rares de liberté, des œuvres de Marie Noël, surtout des compositions plus longues comme « Adam et Ève » ou « Ténèbres ». Elle prouve également l'intérêt et l'ouverture de plus en plus large de la poétesse à la prose, pour laquelle les lettres échangées servent de laboratoire, comme le démontre X. Galmiche dans sa « Présentation », et dont les *Notes intimes* représentent le fruit le plus mûr.

Si la correspondance reflète essentiellement le for intérieur de la poétesse et dévoile l'aventure et les tourments de son âme, ce qui est naturel chez quelqu'un qui refuse d'écrire ses mémoires sous prétexte que « rien ne [lui] est arrivé... que dans [s]on âme » (232), l'extérieur n'est tout de même pas absent. On peut observer la vie tranquille de la petite bourgeoisie de la ville d'Auxerre, mais aussi parfois le tumulte de la métropole lorsque Marie Noël s'y rend pour voir les médecins ou ses éditeurs. Cet aspect externe est particulièrement intéressant lorsque la grande Histoire s'en

mêle. Après les accords de Munich, Marie Noël fut sensible à l'évolution néfaste de la Tchécoslovaquie : « Le Loup est bien autre part cette année – Et les forêts de Bohême l'entendent hurler – » (328). Et cette guerre, la deuxième pour elle et déjà la troisième pour l'abbé, a un dur impact sur sa vie. À la lecture de ses lettres, on est témoin du bombardement d'Auxerre, de la pauvreté alimentaire, du déménagement forcé dans une maison plus petite quand la grande fut mise à disposition des Allemands, de la mort des êtres chers, du poète Charles Grolleau, de son frère Pierre...

La lutte interne, l'effort permanent pour maintenir la foi soumise aux tourments de l'âme hypersensible et qui arrive à intégrer les angoisses et les ténèbres, sont propres à de nombreux chrétiens des temps modernes y compris les saints. C'est selon nous la dimension la plus passionnante de cette correspondance. La spiritualité de Marie Noël, cette « âme mystique dans la condition ordinaire³ », se trouve dans une position intermédiaire entre celle de deux Thérèse. Thérèse de Lisieux d'abord avec sa « petite voie », inventrice de la sainteté au quotidien qui aurait bien pu dire elle-même ces phrases de Marie Noël imprégnées d'humilité et louant la « petitesse » : « Je ne sais si vous avez jamais compris quelle joie c'est pour moi de me sentir pauvre, faible, petite. La petitesse est mon élément, non que je ne goûte pas comme tout le monde ce qui est grand, beau et riche, mais, pour moi-même, plus je me sens minime, dénuée de biens, et d'habileté, et de sagesse, moins je possède, moins je suis, moins je pèse, mieux j'ai accès dans le domaine des Anges et des Ailes et je m'y sens bien plus à l'aise que dans les autres pays » (375).

Et puis le doute, la traversée de la « nuit noire », les griffes du désespoir, la rapprochent d'une autre sainte, plus contemporaine, mère Teresa de Calcutta⁴. Qu'il est étrange, mais dans un sens aussi encourageant, de lire de celle que son entourage auxerrois considère comme « un peu saint » et « cataloguée ici parmi les piliers d'église » (163) des phrases telles que : « Je me repose dans le désespoir. Je n'attends rien ici-bas et peut-être – probablement – rien ailleurs... Et puis, tout à coup, comme dans cette nuit de Noël, un retour d'espérance, un sourire intérieur... ce que j'appelle l'aumône de Dieu » (95). Ou bien : « Plus de vie intérieure... plus d'amour du prochain – mes gens, maman même, me fatiguent et je préfère qu'on ne m'adresse pas la parole pour ne plus avoir à répondre. Je ne prie pas... Je ne pense pas plus à Dieu que s'il n'existait pas. Autrefois, dans ma jeunesse, Il était pour moi une Personne bien-aimée... puis, Il ne fut plus personne, rien qu'une grande Lumière. Et maintenant Il est pour moi comme un Bloc noir, incommensurable qui me serait tombé sur la tête. Je gis là-dessous, résignée, soumise comme un grain de poussière las, inerte, écrasé. Et je dis "oui !" à tout sans prendre même la peine d'avoir de l'espoir » (347-348).

Comprenant la nature anxieuse de Marie Noël, l'abbé ne se soucie guère pour le salut de sa pénitente scrupuleuse : « Quant à votre âme, elle ne m'inquiète d'aucune

³ C'est le titre de l'étude de Václava Bakešová publiée dans *La littérature qui fait respirer. Mélanges en l'honneur de Jiří Šrámek*, eds. Pavla Doležalová et Václava Bakešová, Brno, CDK, 2015.

⁴ L'épreuve de l'abandon, la souffrance de ne pas sentir la présence de Dieu se révèle dans la correspondance de cette « sainte des ténèbres » parue en 2008 sous le titre *Viens, sois ma lumière. Les écrits intimes de la « sainte de Calcutta »*, Paris, Lethielleux, 2008.

façon. Dieu, qui est le plus grand des poètes, vous comprend, vous aime » (349). Il le sait bien, et au fond d'elle-même, elle le sait aussi car elle peut écrire dans sa lettre du 1^{er} janvier 1929 que « le fond de [s]a vie, c'est toujours l'Amour » (195). C'est un beau gage pour la prochaine béatifiée potentielle de France. C'est aussi une formule toujours valable pour le XXI^e siècle désorienté.

Jan Zatloukal
(Université Palacký d'Olomouc)

Truhlářová, Jana (éd.) (2018), *Anton Vantuch (1921-2001) – romanista, literárny vedec, kultúrny historik a prekladateľ*, Bratislava : Univerzita Komenského v Bratislave, 361 p.

Après la publication de l'ouvrage dédié à Jozef Felix et à l'importance que les travaux de cet érudit ont eue pour la formation des études romanes en Slovaquie (et plus largement en Tchécoslovaquie)⁵, Jana Truhlářová s'intéresse, en tant qu'éditrice et co-auteure de cette monographie collective, à la vie et à l'œuvre fondatrice d'Anton Vantuch, une autre grande figure de renommée internationale qui a influencé le développement des études françaises en Slovaquie durant la seconde moitié du XX^e siècle.

Comme l'éditrice le précise dans l'Introduction, les travaux d'Anton Vantuch sont jusqu'alors restés à la marge de l'intérêt de la critique scientifique et universitaire. Le présent volume se veut ainsi un hommage à ce grand savant, fin connaisseur de la culture et de la littérature françaises (celles de l'Ancien Régime en particulier, mais pas uniquement), « médiateur » entre la culture française et slovaque par ses nombreuses traductions mais aussi par ses recherches d'historien de la pensée et de la littérature françaises. Les quatre parties de l'ouvrage cernent les principaux domaines de l'activité professionnelle d'Anton Vantuch : ses travaux en histoire littéraire, ses recherches en histoire, ses traductions littéraires et philosophiques, enfin ses travaux sur l'antiquité grecque et latine.

Jana Truhlářová ouvre la monographie avec son chapitre intitulé *Anton Vantuch – historien de la littérature et romaniste au carrefour des disciplines*. En lien avec les aléas de la carrière professionnelle d'Anton Vantuch à une époque où le climat idéologique ne lui était aucunement favorable, Jana Truhlářová fait découvrir au lecteur les différentes étapes et la richesse de ses travaux sur la littérature française de l'Ancien Régime, principalement sur l'œuvre de Montesquieu. Avec une précision minutieuse, l'auteure analyse les textes publiés par Vantuch, en proposant de ces derniers un classement thématique et chronologique : 1) les premiers travaux portant sur la littérature médiévale, avec notamment sa thèse de doctorat sur le poète Saxon ; 2) son œuvre capitale sur Montesquieu (en particulier sur les *Lettres persanes* et *De l'Esprit des Lois*), composée de plusieurs études fondamentales qui éclairent entre autres l'importance du voyage de Montesquieu en Slovaquie (Haute Hongrie)

⁵ Cf. Truhlářová, Jana (éd.) (2014), *Jozef Felix (1913-1977) a cesta k modernej slovenskej romanistike*, Bratislava : Veda.